

SAMUEL ARCHIBALD

ARVIDA

histoires

PHÉBUS

Les kanji de « Jigai » et le pentacle de « Chaque maison double
et duelle » sont de la main de JM Ken Niimura.

La liste des « critères du manipulateur » en pages 184-185 est tirée du livre
Les manipulateurs sont parmi nous, d'Isabelle Nazare-Aga,
publié aux Éditions de l'Homme en 2004.

© Samuel Archibald et Le Quartanier, 2011.

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0967-1

Mon père et Proust

ARVIDA I

Ma grand-mère la mère de mon père disait souvent :

– Y a pas de voleurs à Arvida.

Pendant longtemps, c'est vrai, il n'y a eu que de bonnes gens à Arvida. Des catholiques honnêtes et travailleurs, et les cadres et les patrons protestants de l'usine d'aluminium, qui sont fondamentalement, aux dires de mon père, de bonnes personnes. On pouvait laisser traîner ses outils dans le garage. On pouvait laisser les portes des autos débarrées et les portes des maisons ouvertes.

Il y avait une très belle photo, datant de l'après-guerre, qui était comme toutes les belles photos une image vide, avec presque rien dessus et tout au-dehors. Dessus, une dizaine de bicyclettes jonchaient la pelouse devant le dispensaire. En dehors de la photo, dans le sous-sol de la bâtisse, des enfants faisaient la queue devant un grand rideau blanc pour être vaccinés contre la polio. En dehors de la photo, les quelques fois où je l'ai vue, ma grand-mère mettait le doigt dessus en disant :

– Tu vois bien. Y a pas de voleurs à Arvida.

Elle a dit ça toute sa vie, ma grand-mère la mère de mon père. Sauf pendant une vingtaine d'années durant lesquelles, parfois, elle a regardé mon père en disant :

– Y avait pas de voleurs à Arvida, maintenant y a toi.

Faut dire qu'à peu près toutes les histoires de famille mettant mon père en vedette étaient le récit d'un larcin. Y compris la toute première. À trois ans, mon père a éprouvé son premier vrai désir devant les May West géants qui ornaient le cageot du boulanger. Ça s'écrivait *Mae West*, à l'époque, comme l'actrice. Vachon a gardé cette orthographe-là jusqu'à ce que la succession de Mae West leur envoie une mise en demeure en 1980. Les May West coûtaient cinq cennes et le budget serré de la famille n'autorisait pas ce genre de fantaisie. Après s'être fait dire non par sa mère une bonne douzaine de fois, mon père a décidé de changer de stratégie.

Un peu plus tard dans l'année, Monique la marraine de ma tante Lise lui a offert quinze sous pour sa fête. Mon père s'est introduit dans la chambre des filles et a volé la somme dans la commode, un matin, pendant que sa mère accueillait le boulanger. Il a descendu les marches sur la pointe des pieds, s'est faufilé dehors sans que sa mère le voie et s'est caché derrière un arbre. Quand le boulanger est sorti pour retourner dans son camion, mon père est sorti de sa cachette et l'a intercepté en l'accrochant par les jambes.

Il a ouvert la main, a tendu les quinze cennes.

- Ma mère a oublié de vous donner ça.
- C'est pour quoi ?
- Des May West.
- Ça fait trois gros May West, ça.
- C'était ma fête cette semaine.
- T'as eu quel âge ?
- Dix ans.

Le boulanger savait très bien que mon père mentait, sur son âge comme sur le reste. Mais il regardait le petit bonhomme saliver au-dessus de son cageot depuis trop longtemps pour avoir envie de jouer les polices. Il lui a vendu les gâteaux. Mon père est allé se tapir dans l'ombre sous la galerie, il s'est accroupi au milieu des feuilles sèches et des planches pourries avec les araignées et les scutigères. Sans attendre, il a dévoré les May West à grandes bouchées, comme une créature affamée de n'avoir pas mangé de l'hiver.

Quand sa mère a commencé à l'appeler, plus tard, il est rentré dans la maison, convaincu d'avoir réalisé le crime parfait, jusqu'à ce qu'elle lui demande pourquoi il avait du chocolat partout sur la figure et jusque dans les cheveux. Elle l'a placé en garde à vue tout l'après-midi et ne l'a laissé sortir de la chambre qu'une seule fois, pour donner libre cours à une diarrhée fulgurante. Ainsi s'amorça la longue série de semaines que mon père passerait dans sa chambre en pénitence.

Une autre fois, ma grand-mère avait acheté pour le souper du dimanche une boîte de gâteaux usinés. Ça paraît un peu grossier aujourd'hui, de servir ce genre de dessert à toute la famille plus deux ou trois curés. Mais ça ne l'était pas à l'époque, au milieu des années soixante, où sévissait, même chez des familles aussi traditionnelles que celle de mes grands-parents, une fascination pour tout ce qui était moderne. C'était une boîte en carton, avec un losange de plastique transparent dans la partie inférieure droite qui laissait voir en dessous la garniture de crème fouettée et le petit coulis de caramel d'un gâteau Saint-Joseph prédécoupé en portions individuelles. Rouge de fierté, ma grand-mère a posé la chose sur la table et a ôté le couvercle pour découvrir avec stupeur, en même temps que les invités, que tout le gâteau avait été mangé, hormis la portion ridicule visible en dessous du plastique. Elle aurait bien étripé mon père, mais il s'était déjà enfui, arpentant les rues d'Arvida à bicyclette. Comme d'habitude quand il savait qu'il ne sortirait pas de sa chambre avant un bout de temps, il a roulé bien lentement dans la ville, pour faire le plein de ses paysages préférés, le parc de baseball de la rue Castner, les deux coulées où il allait avec ses frères pour lancer des roches sur les mouffettes et les grands terrains vagues à côté de l'usine Alcan où il pratiquait ses coups de golf. Il les regardait et les touchait avec ses mains d'enfant assez longtemps pour pouvoir les habiter en imagination pendant les semaines que durerait sa sentence.

Il y avait des dizaines d'histoires comme celles-là, que mon père racontait souvent. J'ai pensé longtemps que cette litanie

de mets volés et de desserts confisqués avait quelque chose de proustien.

J'ai compris mon erreur plus tard.

Quand j'étais adolescent moi-même, mon père s'asseyait au bout de la table et s'amusait à faire passer une cigarette éteinte de sa bouche à un cendrier propre. Il buvait un peu de vin en se resservant à tout bout de champ dans sa coupe à moitié vide. Il ne mangeait pas. Il restait là, les jambes croisées et les épaules voûtées, à nous regarder avec un air pensif.

– Tu manges pas ? lui demandait Nadia.

– Mangez, je vais manger après.

Quand tout le monde avait fini, il allumait sa cigarette. Souvent, il ne mangeait même pas. On s'est demandé longtemps, Nadia, mon frère et moi, pourquoi il faisait ça. On se l'expliquait mal parce que Nadia fait sacrément bien à manger. Il est le diable s'il l'a fait exprès, mais mon père a réussi à faire habiter Nadia dans les chaudrons d'une vingtaine d'aïeules. On pense souvent que les hommes qui choisissent des femmes plus jeunes qu'eux le font pour ne pas avoir à affronter des femmes faites. C'est peut-être vrai, mais la réalité rappelle ces hommes-là à l'ordre comme tous les autres. À bien des égards, les jeunes femmes sont le fléau que Dieu a inventé afin de punir les hommes qui préfèrent les femmes jeunes*.

Nadia était peut-être à peine sortie de l'adolescence quand elle est entrée dans la vie de mon père, lui-même ado attardé de trente ans et des poussières, mais elle est devenue au fil des ans une femme, sa propre femme, bien différente et souvent le contraire de celle que mon père aurait voulu qu'elle soit. Pourtant, dans la

* Laganière, un vieil ami de mon frère, cite d'ailleurs mon père en exemple depuis qu'il a jeté son dévolu, à vingt-quatre ans, sur une beauté saguenéenne de cinq ans sa cadette. Il aime à nous répéter (jamais devant les femmes évidemment) : « Moi, j'ai vu Doug aller pis je me suis dit "Ça, c'est un gars qui a tout compris." Pourquoi s'embarrasser d'une femme inendurable pis de tous ses défauts quand on peut en prendre une toute jeune, pis la mettre à son goût avant qu'elle ait le temps de se faire une maudite personnalité détestable ? » Mon père fait toujours semblant d'accepter le compliment, puis il nous glisse à l'oreille, à mon frère et à moi, « Pauvre imbécile. Il ne sait pas ce qui l'attend. »

cuisine, elle est l'amalgame de toutes les femmes que mon père a connues. Il est le diable s'il l'a fait exprès, mais les preuves sont contre lui. Depuis tout petit mon père s'est comporté comme s'il avait un projet derrière la tête. Partout où il a mangé quelque chose de bon, il a travaillé son hôtesse à coups de compliments pour obtenir la recette. Mon père sait que les femmes font et deviennent bien ce qu'elles veulent, mais il sait aussi qu'à certains moments les femmes ne s'appartiennent pas et que la flatterie est le meilleur moyen de les mettre dans cet état-là.

Le diable seul sait comment il a fait, mais dix ans après avoir rencontré mon père, Nadia était devenue une cuisinière formidable, hantée par le fantôme de dizaines de femmes qu'elle n'avait jamais connues. Elle fait extraordinairement bien à manger et on le lui dit souvent, David et moi, mais aussi à mon père, après le repas, en marchant dans les rues d'Arvida.

– C'était délicieux, l'entrée.

– Ça, c'était une recette de madame Whitney. C'était nos voisins, quand j'étais petit, avant que la Reynolds engage monsieur Whitney et qu'ils déménagent à Pittsburgh.

– Et le plat principal ?

– Une recette de ta grand-mère.

– Ta mère ?

– Non. La mère de ta mère. Éliane.

Et pourtant, après que le monde lui avait donné la somme de toutes les cuisinières de sa vie, il lui arrivait de ne pas toucher à son assiette et même de ne pas se servir. On a compris pendant les fêtes, pendant que j'étais en visite. Je ne revenais pas souvent à Arvida depuis mon départ six ans plus tôt et je n'avais pas vu mon père faire la grève de la faim depuis des années. C'était peut-être les retrouvailles, mais mon père nous a regardés manger en silence, au bout de la table, en sirotant deux doigts de vin dans un verre à eau.

– Pa, tu manges pas ? a demandé mon frère.

Et c'est là que mon père s'est échappé. Il a dit :

– Non, mangez. Je vais manger ce qui reste.

Nadia, David et moi, on s'est regardés. En souriant. Les recettes de Nadia dataient pour la plupart d'un temps où les gens

travaillaient fort et où les familles étaient nombreuses. Elle ne savait pas cuisiner léger et elle ne savait pas cuisiner pour quatre. On trouvait toujours dans la cuisine, sur l'îlot de boucher et les comptoirs, assez pour nourrir les amis de mon père, les amis de mon frère et les miens, les pique-assiettes et les chiens perdus qui débarquaient à tout moment chez nous, le plus souvent juste avant souper.

On avait finalement compris. Au milieu de toute cette abondance, de ces lasagnes, de ces rôtis et de ces plats en sauce au tiers entamés, mon père se jouait depuis dix ans une grande comédie de la misère, avec lui dans le rôle du père se sacrifiant pour les siens. Une comédie de l'abnégation dans la cantine d'un régiment.

Quand j'y pense maintenant, la comédie s'assombrit. Quelque chose de tragique se dessine en elle à mesure que je vieillis. Il y a là-dedans la trace d'une nostalgie amère inscrite au cœur des choses. Il y a là-dedans l'idée de vouloir faire quelque chose de grand pour des gens qui ne demandent rien et qui n'ont besoin de rien; l'idée d'un sacrifice réduit à un simulacre ridicule et secret; l'idée que l'objet du désir n'a jamais rien à voir avec le désir lui-même; l'idée que la satisfaction du désir ne le comble pas plus qu'il ne le fait disparaître, qu'au milieu de toutes les choses voulues le désir demeure en nous et se dessèche en remords et en regrets.

Mon père ne manque plus de rien, mais il s'ennuie du goût qu'avait la nourriture quand il n'y en avait pas assez.

C'est en pensant à ça que j'ai compris que les récits d'enfance de mon père n'ont rien à voir avec Proust. Ils en sont même à l'opposé. Chez lui, les mauvais coups, les gaffes, les petits méfaits et les péchés véniels, les émois amoureux et les exploits sportifs, tout, vraiment, finit par s'étioler et disparaître.

Il nous racontait comment il avait vu des gens sortir de leur auto pour vomir pendant *Les Dents de la mer* au cinéparc à Chicoutimi, et le récit glissait, se perdait dans l'évocation des odeurs de graisse de la cantine et des hot-dogs steamés.

Il nous racontait comment Ghislaine la mère des frères Devaux avait été la première femme d'Arvida à se faire poser des implants mammaires au début des années soixante-dix. Après avoir vu un reportage sur la nouvelle chirurgie à la télévision, elle avait vidé son compte épargne et pris toute seule l'avion pour la Floride en disant à son mari Marcel :

– Moi, j'ai toujours aimé ça, les grosses boules.

On voulait savoir comment les gens avaient réagi en voyant sa silhouette gracile déformée par deux obus, affront spectaculaire aux lois de la gravité et du bon goût, qu'elle arbore encore l'été, à l'air dans ses chandails, à presque quatre-vingts balais. Avant d'en arriver là, mon père s'égarait plus souvent qu'autrement dans un aparté sur le fait que c'est aussi madame Devaux qui lui avait servi ses premiers spaghettis à la sauce bolognaise, mets dont il avait jugé le goût comme la texture d'une parfaite dégueulasserie.

Il racontait souvent la fois où il avait failli mourir en revenant du Foyer des loisirs. Après un match, la poche de hockey sur l'épaule, affamé, il avait engouffré d'une seule bouchée une Cherry Blossom, croquant le chocolat et suçant le sirop en oubliant la cerise au marasquin, qui était venue lui obstruer la trachée. Il avait essayé de respirer autant comme autant, sentant ses forces baisser et son esprit s'obscurcir, avant d'abandonner la partie et de se laisser tomber dans le banc de neige. L'impact de la neige bien tapée avait expulsé la cerise et l'avait fait voler dans le ciel gris devant ses yeux embrouillés. Mon père était resté là longtemps, transi, à reprendre son souffle. On voulait savoir quelles conséquences avait eues l'incident sur sa façon de voir les choses de la vie mais lui préférait spéculer sur l'effet qu'avait eu le rachat de Lowney's par Hershey Canada en 1952 sur la qualité de ces délicieux chocolats, désormais immangeables selon lui.

Si mon père est un conteur aguerri, la nourriture est son talon d'Achille. Chez lui, l'enfance ne jaillit pas intacte d'une madeleine. Au contraire, c'est l'intégralité d'un souvenir de jeunesse qui s'abîme chaque fois dans l'évocation d'une pâtisserie perdue et de sa saveur indescriptible.

Pour vraiment comprendre ce que mon père raconte, il faudrait pouvoir goûter un gâteau Sophie, un Saint-Joseph ou un gros May West à l'ancienne, transformer une suite de métaphores approximatives en stimuli corporels. Il faudrait que des phrases comme « un chocolat qui goûtait à la fois le café brûlé, la cassonade et la crème fraîche » ou « une garniture de crème fouettée aux accents de noisettes et de pelures d'orange » veuillent dire quelque chose, pas juste pour nos esprits, mais pour nos papilles gustatives. Mais les mots ne goûtent rien. Ils s'accumulent en une longue liste de desserts perdus, brossant par petits traits nerveux le portrait d'une enfance pauvre.

Dans l'expérience des choses n'habite aucune mémoire. Les pâtisseries anciennes évoquent notre enfance pour nous seuls, et encore, si on prend le temps de les mastiquer comme il faut, on doit bien avouer qu'elles ne goûtent plus la même chose.

Antigonish

L'Amérique est une mauvaise idée qui a fait du chemin. C'est ce que j'ai toujours pensé et ce n'est même pas une image.

J'aurais dû dire : l'Amérique est une mauvaise idée qui a fait beaucoup de chemins. Une idée qui a produit des routes interminables qui ne mènent nulle part, des routes coulées en asphalte ou tapées sur la terre, dessinées avec du gravier et du sable, et tu peux rouler dessus pendant des heures pour trouver à l'autre bout à peu près rien, un tas de bois, de tôle et de briques, et un vieux bonhomme planté debout en travers du chemin qui te demande :

– Veux-tu bin me dire qu'est-ce que tu viens faire par icitte ?

L'Amérique est pleine de routes perdues et d'endroits qui ne veulent pas vraiment qu'on s'y rende. Ça prenait des fous pour tracer ces routes et des fous pour habiter au bout et des fous il y en a eu en masse, mais moi j'ai été un fou d'une autre espèce, de celle qui essaye de refaire l'histoire, en poussant à rebours jusqu'à la dernière route et jusqu'au dernier trou perdu.

Je suis sûr qu'ils en ont fait une route tout ce qu'il y a de plus fréquentable aujourd'hui, avec des sentiers scéniques et des belvédères et tout le tralala, mais dans ce temps-là, rouler sur la Cabot Trail, la nuit, en pleine tourmente, c'était une idée de fou. Le gars au gaz bar de Cape North avait été assez gentil pour ne rien dire. Il avait seulement dit « Roule à quinze, vingt

milles à l'heure pas plus et si Dieu le veut vous allez vous rendre à l'autre bout.»

J'avais une Ford Galaxie 500, 1966, avec un V8 de Thunderbird de quatre cent vingt-huit pouces cubes sous le capot. Elle buvait de la gazoline en masse, ça c'est sûr, et mangeait beaucoup d'asphalte, mais cette nuit-là, elle avait roulé bien lentement et grugé par petites bouchées la route et la noirceur et la brume qui nous enveloppait, et enveloppait les arbres, les falaises, l'océan Atlantique et la terre entière, pour ce que j'en savais.

Antigonish.

Menaud dormait à côté alors je ne pouvais pas lui dire que le nom me faisait penser à Antigone, la fille du roi de Thèbes, et surtout à *antagoniste*, ce qui était particulièrement approprié, vu que je me battais avec la Cabot Trail à grands coups de volant et de roues. Je ne le lui aurais probablement pas dit, de toute façon. Menaud avait un tronc de lutteur perché sur des pattes d'oiseau, des avant-bras comme Popeye le marin avec dessus des grands poils noirs qui faisaient des zigzags, et entre les palettes un trou assez large pour qu'on y mette un doigt. Une barbe forte lui bleuissait le cou et les joues, et un seul sourcil broussailleux figurait toutes sortes de simagrées au-dessus de ses yeux méchants, lovés dans leurs orbites comme des quiscales dans un nid volé. Il aimait se souler et se battre dans les tavernes, raconter des histoires inventées et il n'avait jamais lu un livre de sa vie. On s'était mis d'accord, en 65, sur notre étrange façon de voyager, en faisant le plus de millage possible sur le temps qu'on avait et, jusqu'à ce que Johnny Cash sorte en 68 son disque enregistré à la prison de Folsom, je pense qu'on n'avait plus jamais été d'accord sur rien.

C'est lui, Menaud, qui traçait les itinéraires. À quinze ans, travaillant sur la ferme de son père, il avait décidé qu'il verrait le monde entier. À dix-huit, il avait découvert qu'il avait le mal de mer et peur de l'avion. Il ne lui restait que l'Amérique pour

satisfaire son besoin de voir le monde, au-delà de l'horizon immense mais limité des terres agricoles. Le pire, c'est qu'il n'aimait même pas conduire. C'est lui qui avait décidé qu'on passerait par la Cabot Trail, c'est lui qui avait décidé qu'on ferait le trajet de nuit et maintenant il ronflait à côté de moi avec une bouteille de Dow entre les jambes. Il avait dit :

– Ç'a l'air qu'il faut voir ça.

Je me demande bien ce qu'il pouvait voir, éjarré sur son siège avec un bras en travers du visage. Même les yeux ouverts, je ne voyais à peu près rien. Quelques pieds de chaussée mouillée devant les phares et la pluie qui tombait à plein ciel. La route était toute en montées et en descentes, en courbes et en lacets, toujours à deux doigts du précipice. Pendant une grosse partie du trajet, j'ai conduit à l'instinct, comme les créatures aveugles qui vivent dans les grottes et les greniers, en devinant plus qu'en ne voyant la forme que les choses traçaient dans la pluie.

J'étais à moitié hypnotisé, quand je l'ai vue. Elle se tenait sur le côté de la route et portait un manteau rouge court, débou-tonné, au-dessus d'une grande robe blanche. J'ai à peine vu son visage, voilé par ses cheveux noirs, très longs, qui battaient au vent. J'étais tellement engourdi que j'ai roulé encore un bon cent pieds avant de peser sur les freins. J'ai dû freiner brusque, parce que Menaud s'est réveillé. Il a pris une gorgée de bière.

– Qu'est-ce qu'y a ?

– Y a une fille, là-bas, sur le bord de la route.

Il s'est retourné vers l'arrière, sans regarder vraiment.

– Es-tu fou ?

J'ai reniflé, allumé une cigarette et ouvert ma porte. J'ai dit à Menaud :

– Attends-moi ici.

– Je t'attendrai pas dehors, ça c'est certain.

Je n'avais pas fait trois pas que mes vêtements étaient trempés et ma cigarette éteinte. Je l'ai jetée sur l'accotement. La pente était assez abrupte pour que je sois obligé de me raidir les jambes. J'ai marché et j'ai marché, bien plus loin que l'endroit où j'avais vu la fille, sans jamais la trouver. Je suis remonté ensuite, tout au bord de la falaise, en regardant vers les rochers et la mer, deux

cents pieds plus bas. Je ne voyais pas grand-chose et j'avais froid dans mes vêtements maintenant trempés de bord en bord. À un moment, je me suis arrêté, et j'ai regardé comme il faut, en essayant de discerner une forme dans l'eau ou sur les rochers. Il n'y avait rien, mais je suis resté là longtemps. Les nuages étaient gorgés d'eau comme les bâches en plastique qu'on tend au-dessus du bois à sécher, pleins d'électricité aussi. Je voyais mal. J'étais ébloui par les éclairs et aveuglé par leur absence. J'ai entendu un vacarme qui ressemblait plus au tonnerre qu'au ressac, j'ai vu les vagues s'entrechoquer et exploser contre les rochers dans un mouvement qui n'avait rien de doux ni d'harmonieux, j'ai vu l'océan comme une immense masse noire striée d'écume et j'ai compris que toutes les fois où j'avais vu la mer avant cette nuit-là, sur le pont d'un traversier, au phare de Pointe-au-Père ou sur la plage, à Cape Cod, j'avais vu une carte postale, j'avais vu un mensonge.

Je suis revenu vers l'auto en courant dans la pluie drue. Menaud n'a pas posé de question et ça adonnait bien parce je n'aurais pas su quoi répondre. Le temps que je me calme et qu'on reprenne la route, il s'était rendormi.

Vers quatre heures du matin, j'ai quitté la Cabot Trail pour la 105, traversé du Cap-Breton à la Nouvelle-Écosse par le canal de Canso et roulé ensuite un bout de temps sur la 104.

Un peu après quatre heures et demie, j'ai secoué l'enclume à côté de moi en disant :

- Menaud, on est arrivés.
- Il s'est étiré sur la banquette.
- C'est ça, Antigonish ?
- On dirait.

La ville scintillait dans le noir comme n'importe quelle autre. On ne distinguait pas l'hôtel de ville sur Main Street, ni l'hôpital St. Martha's, ni le campus de l'Université St. Francis Xavier. Seulement des toitures, les hautes silhouettes de quelques bâtiments et une bonne centaine de lumières blafardes sous le ciel gris pâle. Menaud a sorti son calepin et a fait une croix dedans.

– La Cabot Trail, c’est beau, c’est faite.

– T’as dormi tout du long, Menaud.

Il a pris une gorgée de bière, qui, rendue là, devait être aussi fraîche que de la pisse dans un seau en fer.

– Ça change quoi?

– Techniquement, tu l’as pas vue, la Cabot Trail.

– Je viens de faire trois cents milles dessus.

Je ne me suis pas obstiné. La semaine d’avant, on était passés devant le site d’une des plus anciennes mines désaffectées de l’est du Canada. Je n’ai jamais travaillé dans une mine, mais mon père était mineur et déjà en 1969 j’avais vu dans ses yeux, sur ses vêtements et dans ses gestes, son dos courbé et sa nuque raide assez de mines pour toute une vie. Bûcher du bois, ce n’était pas moins dur, mais au moins on était dehors. J’avais profité de ce que Menaud dormait pour passer tout droit. Quand il s’était réveillé, il avait dit :

– Est-ce qu’on approche de la mine?

– La mine? On l’a dépassée v’là une heure. Tu dormais comme une bûche. De toute façon, ça nous aurait mis en retard sur la cédule.

– On retourne.

– Quoi?

– On retourne.

– Je viens de te dire que ça fait une heure qu’on l’a passée.

– On retourne.

– Bon Dieu, Menaud. On va arriver là à la noirceur.

– On retourne.

Ça ne donnait rien de raisonner avec lui. On était retournés. La mine ressemblait à une série d’escaliers grossiers taillés dans un cratère de météorite. Il l’a regardée à peu près dix secondes avant de faire une croix dans son calepin. C’est comme ça qu’il voyageait, Menaud.

On s’est trouvé un hôtel, mais je n’ai pas dormi bien longtemps. Le matin, on a visité la ville, à pied. Après, on s’est arrêtés pour manger. De ma vie, je n’ai jamais rien vu d’aussi dégueulasse

que les déjeuners de Menaud. Il mettait du ketchup sur ses œufs et de la moutarde sur ses rôties. Il arrosait son bacon avec du sirop de table et, quand il trouvait une serveuse docile, il faisait rajouter un oignon frit par-dessus tout ça.

J'allais repartir dans l'après-midi vers Cap-Breton, mais sur l'autre côté de l'île, pour aller à Louisbourg. En 61, des archéologues, des historiens et des architectes y avaient entrepris la reconstruction d'une vieille forteresse française, détruite par les Anglais en 1759. Je tenais mordicus à voir ça, mais Menaud ne voulait rien savoir. Il avait décidé de rester à Antigonish pendant que j'irais là-bas. Il faudrait que je revienne le prendre pour qu'on retourne au Québec par le Nouveau-Brunswick. Ça ne représentait pas un gros détour de repasser par Antigonish, sauf si Menaud échouait soûl dans les draps d'un laideron et me forçait à le chercher partout dans la ville. J'aurais préféré le garder avec moi.

– T'es sûr que tu veux pas venir?

– Oublie ça. Pas question que je roule encore cent milles pour voir des pousseux de crayon déterrer une ville de la bouette.

C'était toujours comme ça qu'on se parlait. Je bâchais pour payer mes études, il bâchait parce que la bière ne sort pas du robinet. Voyager à la fois dans le temps et l'espace, c'était juste un peu trop pour lui. Il n'y avait pas grand-chose à ajouter.

– Tu devrais pas dire ça, Menaud. J'ai comme dans l'idée que tu es né toi aussi dans la bouette, d'un têtard de grenouille ou d'une écosse de chienfant, et que tu as rampé jusqu'à la ferme de tes parents. Ta mère t'a adopté parce qu'elle trouvait que tu faisais pitié avec tes jambes de fille et tes oreilles de singe. Elle a jamais été bien regardante avec les hommes de toute façon.

J'en connais plusieurs qui m'auraient pétié la gueule pour moins que ça, mais pas Menaud. Il aimait jouer au dur, il aimait raconter qu'il avait été en prison et c'est le seul homme que j'aie jamais rencontré qu'on pouvait complimenter en lui disant que son père avait été un voleur et sa mère une putain.

Il m'a fait un grand sourire, avec ses dents cariées.

– C'est peut-être bien comme ça que ça s'est passé.

Je suis reparti, tout seul. Je n'avais pas peur. Dans ce temps-là, on racontait beaucoup d'histoires, à propos de chauffeurs embarquant des autostoppeurs blêmes qui disparaissaient tout d'un coup pendant le trajet. Personne ne m'avait jamais parlé d'une femme en manteau rouge qui hantait la Cabot Trail, et de toute façon la mienne ne faisait même pas de pouce. Elle restait là, à regarder vers les grands larges avec les cheveux secs, comme si nos nuits étaient ses journées, comme si elle voyait, au beau milieu de la tempête, un grand soleil briller au-dessus du détroit. Bien sûr, je sais que je n'ai pas vu de fantôme sur la route ce soir-là. Je suis peut-être vieux aujourd'hui, mais je ne suis pas fou. Sauf qu'il est resté comme un mystère pour moi, à savoir qui avait mis cette femme-là dans ma tête, qui lui avait donné cette silhouette-là et cette figure-là, que je n'avais jamais vues nulle part. Il y a quelque chose d'inconnaissable là-dedans, comme on ne peut jamais vraiment savoir si c'est l'eau, le vent ou bien le sel suspendu dans le vent qui grave sur les fjords des formes de bêtes et des visages de femmes.

Le Montagnais qui coupait du bois avec nous autres au camp, je lui demandais tout le temps de me dire le nom indien des endroits qu'on croisait. Un jour qu'on était rendus vraiment loin dans le Nord, je lui avais demandé comment s'appelait le lac devant lequel on venait de s'arrêter pour le lunch. Il avait haussé les épaules.

– Tu sais pas ?

– Non, c'est pas ça. Ton lac, il a pas de nom.

– Comment ça, il a pas de nom ?

– Personne vient jamais par ici.

Les Indiens ne s'éloignaient pas sans raison des sentiers de portage millénaires et des voies navigables, et ils n'éprouvaient aucun besoin de donner des noms aux lieux qu'ils ne visitaient jamais. C'était une manie d'Européens d'aller partout et c'était devenu une manie d'Américains de construire des routes pour aller nulle part. Ces routes-là, Menaud et moi, on en a fait au moins la moitié. On ne pouvait pas les compter dans ce temps-là, on ne pouvait pas savoir où elles mèneraient. L'Amérique était

une sorte de grande carte en asphalte tracée à même les terres, un continent à redécouvrir. Ils peuvent sûrement les étiqueter, aujourd'hui, les routes, les cartographier et les suivre du doigt avec leurs GPS. Mon gendre s'est même acheté une auto qui parle. Elle lui dit à tout bout de champ qu'il s'est trompé de chemin et je veux bien être pendu si je laisse un jour une machine me parler sur ce ton-là.

Après 1971, je n'ai plus jamais eu de nouvelles de Menaud, je ne savais pas s'il était vivant ou mort, et je me suis dit qu'un matin il avait dû retourner à la boue du fort de Louisbourg ou là-bas, d'où il venait. On a longtemps roulé ensemble, lui et moi, et on roulerait probablement encore si je n'avais pas rencontré Louise, à ma dernière année d'université. On ne s'est jamais beaucoup appelés ma belle ou mon amour, ni plus tard ma femme ou mon mari, mais un jour elle m'a dit « Si tu veux, on pourrait se marier. » Ce n'est pas une grande histoire d'amour, c'est sûr, mais c'est la nôtre. Je n'avais jamais pensé au mariage avant, mais j'ai dit oui tout de suite et après je me suis rendu compte que c'était exactement ça que je voulais. On a eu quatre filles plus belles que leur mère et plus intelligentes que moi. Elles sont grandes maintenant et pourtant elles sont incapables de lâcher leur mère à qui elles téléphonent trois fois par jour. Elles ont le monde entier pour elles et on dirait qu'elles ont peur de tout. C'est une chose que je ne peux pas comprendre.

Louise est médecin et j'étais ingénieur forestier. Elle a passé sa vie à soigner des gens et j'ai passé la mienne à abattre des arbres. C'est comme ça. Dans quelques mois, elle va prendre sa retraite elle aussi. Et on voyagera. On voyage déjà pas mal depuis des années. Louise aime beaucoup ça, mais pas moi. On nous tient toujours par la main dans ces forfaits-là et j'ai comme dans l'idée qu'on ne peut pas voyager pour vrai cordés avec d'autres petits vieux dans un autobus, avec des guides qui nous expliquent tout ce qu'on voit par la vitre comme à des enfants de six ans. J'aimerais lui montrer comment on roulait, Menaud et moi, dans le temps.

En attendant, je jardine, je lis et je fais les commissions. Vers quatre heures, je vais acheter ce qu'il faut pour les repas du soir et du lendemain midi. Ils ont construit un gros supermarché, juste à côté du Canadian Tire, de l'autre bord du viaduc. Il faut tourner à droite pour l'épicerie et à gauche pour l'autoroute. Je tourne souvent à gauche. Louise le sait, comme elle sait que je reviens toujours le soir avec le souper.